

Work in Progress : *Dilili à Paris*

Compte rendu : Pauline Mazzarella

Intervenants : Michel Ocelot et Philippe Sonrier

Dans le cadre de Futuranima, Michel Ocelot est venu présenter son nouveau long-métrage *Dilili à Paris*, une co-production belgo-française. Le réalisateur est alors accompagné de Philippe Sonrier, co-fondateur parisien du studio Mac Guff (Ixelles) en charge de l'animation aux côtés du studio Les Fées Spéciales (Montpellier).

Le pitch : Dans le Paris de la Belle Epoque, des fillettes se font enlever mystérieusement et une petite métisse du nom de Dilili entend bien démasquer les ravisseurs. L'héroïne mène alors l'enquête en compagnie de son ami, un livreur en triporteur. De grands hommes et de grandes femmes, les aideront à démanteler cette mafia malhonnête de laquelle triompheront la solidarité et la lumière.

Le film, dont la sortie est prévue en octobre 2018, est le huitième long-métrage de Michel Ocelot. Il viendra s'ajouter à la liste déjà longue de ses précédentes réalisations, comme les renommés *Kirikou et la Sorcière* (1998), *Azur et Asmar* (2006) ou encore *Les Contes de la nuit* (2011).

Au commencement

Si la sortie de *Dilili à Paris* suscite aujourd'hui un certain enthousiasme, ce n'était pas le cas au début. Le projet effrayait toute la profession, nous livre Michel Ocelot. Ni les producteurs, ni les distributeurs n'en voulaient. (NDLR : le film traite de sujets sensibles tels que l'abus d'enfant, le racisme, la condition féminine, les mouvements migratoires, autant de sujets brûlants d'actualité et parfois polémiques.) Mais le réalisateur, qui croyait fermement au projet, ne s'est pas laissé découragé.

Tout en persévérant dans la recherche et les négociations avec les producteurs, Michel Ocelot parcourut les rues de Paris avec son appareil photo. Parisien de longue date, il connaît les beaux endroits, mais aussi les quartiers moins prestigieux. Une aventure qui le mena au Musée d'Orsay, à l'Opéra Garnier, à l'Institut Pasteur ou au Maxim's, mais aussi dans les égouts de la ville.

Ce sont les photographies prises au cours de ses expéditions qui serviront de décors au film. « Pourquoi s'embêter à imiter ces lieux somptueux à l'aide d'une palette graphique ? » pense-t-il tout haut – d'autant plus que la relation entre l'univers photographique et celui des personnages animés crée un contraste qui contribue à l'identité esthétique du film.

Passionné d'Art Nouveau, Michel Ocelot a tenu à lui donner une place centrale dans le film, notamment au travers de son architecture, de son mobilier et de ses peintures. *Dilili à Paris* rend un véritable hommage aux personnalités phares de l'époque. Elles sont presque toutes là : Marcel Proust, Louise Michel, Toulouse-Lautrec, Les Frères Lumières, Oscar Wilde, Le Douanier Rousseau, Le Prince de Galle, Claude Monet, Yvette Guilbert, Camille Claudel, La Belle Otero, Sarah Bernhardt, Henri Matisse, Pablo Picasso, Antoine Bourdelle, Colette, etc. Réunis à l'écran, ces sculpteurs, peintres, poètes, cantatrices et têtes pensantes renaissent de leurs cendres dans un univers pittoresque et haut en couleur.

C'est entre autres cette profusion de personnages qui laissait les producteurs perplexes. Ils y voyaient une histoire complexe du point de vue de la narration et un travail coûteux et laborieux du point de vue de l'animation. Convaincu que ce n'était pas un problème, Michel Ocelot continuait de croire en son intuition et rajoutait des personnages au fur et à mesure qu'il construisait son scénario. Ses héros, explique-t-il, sont comme lui, ils ne cèdent pas.

Le budget

Finalement, le film trouve son producteur et ses financements. Un budget de six millions d'euros est accordé, la moitié de ce qu'il aurait fallu, confie Michel Ocelot. Cette limite budgétaire force le réalisateur et son équipe à réduire le temps de fabrication du film à un an, une durée assez courte pour un long-métrage d'animation d'une telle envergure, mais surtout les pousse à développer des alternatives artistiques.

Dilili à Paris, qui avait été pensé pour être réalisé en 3D, dispose alors des moyens financiers d'un film 2D. Pour alléger les coûts, il est décidé que dans plusieurs plans, certains personnages seront animés en 3D alors que d'autres le seront en 2D. Un travail rendu possible grâce à l'ingéniosité des animateurs et la virtuosité de Michel Ocelot. L'équipe est satisfaite et juge que les deux dimensions s'entremêlent harmonieusement. Tout compte fait, d'après eux, cette logique de 3D au sein d'un univers 2D-pantomime participe du charme stylistique du film.

L'équipe

D'après Philippe Sonrier, il régnait dans les studios de Mac Guff une ambiance cérémoniale. L'équipe était concentrée et investie. Il y avait un « flux » (NDLR : une dynamique de travail fluide), ce qui permettait au film d'avancer rapidement. Les jeunes animateurs ont parfaitement compris les exigences du film. D'ailleurs, le chef animateur, qui devait partir pour un projet américain, a préféré rester aux côtés de Michel Ocelot.

Dans cet art de minimiser les dépenses et le temps, Michel Ocelot a tenté de trouver des solutions justes aux problèmes qui se posaient. Il n'y a pratiquement pas eu de gaspillage, confie-t-il, tant le climat était optimal. Il remercie l'équipe de s'être surpassée et reconnaît que le résultat était bien souvent supérieur à ses attentes. Encore aujourd'hui, lorsque Michel Ocelot visionne le film, il est encore surpris, malgré quelques imperfections inévitables, de découvrir ici et là des détails émouvants qui lui avait échappés.

Michel Ocelot

Toujours d'après Philippe Sonrier, Michel Ocelot n'était pas un simple chef d'orchestre, c'était un véritable demiurge. Présent à toutes les étapes de fabrication, il ne se contentait pas de passer entre les tables de travail. Il enfilait plusieurs casquettes : réalisateur, décorateur, dessinateur, doubleur, etc. Sa contribution a été totale.

Par exemple, Michel Ocelot incarne la voix du peintre Matisse. Il a également créé plus de 150 modèles et avoue avoir énormément apprécié dessiner les portraits de ces figures historiques qui, dit-il, continuent de nous fasciner aujourd'hui.

Un film historique

Avec ce film, Michel Ocelot nous plonge dans le Paris de la Belle Époque. Pour lui, cette période est mythique et lui a offert la possibilité de créer un très riche univers visuel. C'était aussi l'occasion pour lui de provoquer une secousse à l'intérieur de cette « légende dorée » en y insérant une histoire noire et profonde.

Bien sûr, le scénario est fictif, mais le film n'en demeure pas moins historique, souligne Michel Ocelot. Tous les personnages et tous les paysages ont bel et bien existé. Il y a d'ailleurs un grand travail de recherche et de documentation en amont. Par exemple, si Marie Curie, Sarah Bernhardt et Louise Michel ne se sont jamais physiquement rencontrées dans une même pièce pour prendre le thé, il n'empêche qu'elles étaient proches. Ainsi, même si

Michel Ocelot tenait à rester authentique vis-à-vis de ces personnages, le réalisateur entend bien préciser que l'histoire de son film est une invention totale.

Et après ?

Alors que *Dilili à Paris* est sur le point d'être terminé (février 2018), Michel Ocelot a déjà d'autres projets en tête : deux moyens-métrages et un très court, nous confie-t-il. A ce propos, il évoque un Istanbul Ottoman – « du grand luxe Mille et une Nuits » – et un projet multi-européen avec une invitation aux pays à raconter une histoire qui leur est propre. En attendant d'en savoir plus sur ses idées en gestation, Michel Ocelot invite les jeunes animateurs à garder espoir en se forgeant un porte-folio à la fois convaincant et sincère.